



Malraux, Camus. « Pour B.-H.L. un cycle séculaire de l'histoire des intellectuels s'achève. »

gique et fait le tri : les aïeux dont on se réclame, les querelles qui rythment la vie de chaque génération et, à l'arrière-plan, l'inventaire des cadavres dans le placard.

LIBERATION. — Que pensez-vous du langage télévisuel que les auteurs ont choisi ?

J.-F.S. — Pour illustrer leur propos, l'auteur et le réalisateur ont, fort logiquement, recherché l'album de famille. Le résultat est passionnant : parmi les documents exhumés, le film d'Eluard sur le 70^e anniversaire de Staline, la maison d'enfance de Camus, l'hôpital de Blida où exerça Frantz Fanon, le procès bolivien de Régis Debray, etc. En même temps, la facture est très classique : Henri de Turenne a inventé un langage télévisuel pour raconter les *Grandes Batailles du passé*. Bernard-Henri Lévy narre les grandes batailles intellectuelles. Jusqu'au ton épique, proche de l'emphase, qui là encore est dans la logique de la formule choisie. D'autant que le langage télévisuel est toujours forcément réducteur et doit accuser les angles : le rythme et le ton sont à la croisée de l'épique et du didactique. Et si l'on parvient ainsi à passionner plusieurs millions de nos concitoyens à l'histoire de nos clercs dans le siècle... sincèrement, qui s'en plaindrait ?

LIBERATION. — Y discernez-vous un « message » de B.-H.L. ?

J.-F.S. — Le langage est une chose, le message en est une autre. Bernard-Henri Lévy nous propose une lecture de cette histoire séculaire des passions françaises. Là encore, l'historien doit surmonter la tentation d'une lecture polémique. Encore qu'une histoire « subjective », par essence, ne peut qu'appeler le débat. Nul doute que celui-ci aura lieu, et notamment sur les deux derniers épisodes. « *Un siècle pour réapprendre la liberté* », telle est la conclusion — et donc le sens — de la série. Dès lors, finir sur SOS Racisme, avec comme avant-dernière étape, comme il se doit, « *les nouveaux philo-*

sophes », n'est-ce pas reserrer trop brusquement l'objectif, dans tous les sens du terme ? Il y a là de belles polémiques en perspective. L'historien, pour sa part, se contentera de déplorer que la fin, avec ses saints laïques — Bernard Kouchner, Marek Halter et Bernard-Henri Lévy lui-même —, soit un peu trop pieuse. Histoire subjective, certes, mais pourquoi tellement narcissique sur la fin ? Encore que l'honnêteté oblige à nuancer : le début est explicite ; pour Bernard-Henri Lévy, le périple est avant tout une recherche des origines de l'intellectuel qu'il est. Une quête d'identité. Dès lors, une fin où l'auteur dit « je » à sa logique. D'autant qu'elle est annoncée, tout au long du quatrième épisode, par ce « je me souviens » à la Perce, l'un des passages les plus attachants de la série.

LIBERATION. — Quelle est donc la nature de cette subjectivité qu'il revendique ?

J.-F.S. — Au bout du compte, c'est moins l'histoire du siècle qui se reflète dans le miroir que nous tend Lévy que ses propres rapports avec l'Histoire. Avec, comme fil rouge si l'on peut dire, les rapports avec toutes les variantes du communisme. A ce titre, la série est aussi un document d'Histoire au second degré. Elle diffuse les faire-part de décès d'un certain type d'intellectuel, l'intellectuel d'extrême-gauche. De ce point de vue, malgré son rythme rapide, la série est une sorte de pavane pour un intellectuel défunt. Avec quelques vestiges de langue de bois : Philippe Sollers par exemple, expliquant que les maos ont réinventé la démocratie en France. Avec aussi ses injustices : tout à son dialogue avec ce communisme de clercs, Bernard-Henri Lévy minimise, me semble-t-il, toute une gauche antitotalitaire qui existait bien avant les « nouveaux philosophes », un Jean Guéhenno dans les années 1930, furtivement aperçu au détour d'un plan fixe, et aussi, plus tard, les Morin, Lefort, Touraine, sans oublier la mouvance d'*Esprit*, qui

n'est évoquée qu'au moment de la guerre et de façon polémique.

LIBERATION. — Le point de départ, l'affaire Dreyfus, est-il justifié ?

J.-F.S. — Historiquement, oui. L'affaire Dreyfus est bien le moment où les intellectuels commenceront à jouer un rôle dans le débat politique, et plus seulement à titre individuel. Mais, pour Bernard-Henri Lévy, de façon implicite, il semble y avoir aussi cette idée, pas forcément fautive, qu'une boucle est bouclée et que l'intellectuel de la fin du XX^e siècle ressemblera à l'intellectuel dreyfusard de la précédente fin de siècle, ou ne sera pas. La visite aux grands ancêtres n'est donc pas seulement pieuse et commémorative : c'est un retour aux sources et une filiation apparemment revendiquée.

LIBERATION. — Avez-vous relevé quelques erreurs historiques ?

J.-F.S. — Assurément, une telle entreprise laisse forcément affleurer quelques erreurs, moins factuelles, du reste, que de perspective. Le rôle des surréalistes est hypertrophié, le nombre des intellectuels communistes des années 1930 surestimé, le Front populaire trop largement occulté, et sur le fascisme français, Bernard-Henri Lévy retrouve ses têtes de Turcs de l'*Idéologie française* : Emmanuel Mounier, Uriage, etc. Une histoire « subjective » s'expose à de tels déplacements de perspective, et il y aurait quelque injustice à juger en universitaire ce qui n'est pas un traité historique. L'histoire donnée ici est partielle, parfois, approximative, trop souvent partielle, mais, outre l'intérêt, croissant au fil des épisodes, des images et documents, il y a dans cette série un souffle, assurément manichéen, mais c'est la loi du genre, qui en fait un ensemble passionnant.

LIBERATION. — L'ensemble vous a-t-il pour autant convaincu ?

J.-F.S. — Pour l'historien, le problème ne peut se poser en ces termes, car sa réponse serait forcément subjective et le ferait ainsi sortir de son rôle. Plus importante me semble la